

Sollers avocat de Sollers

LE MONDE DES LIVRES | 25.10.07

Il les entend encore, ces grévistes du Front populaire, qui venaient crier sous les volets de sa maison, dans les environs de Bordeaux : *"Joyaux au poteau !"* La famille de Philippe Joyaux, alias Sollers, possédait alors une usine d'ustensiles ménagers. Lui, il venait à peine de naître. Plus tard, en classe ou en récréation, l'écolier fragile, souvent malade, subira tous les jeux de mots stupides que "Joyaux" peut suggérer. Le pseudonyme qu'il s'invente est inspiré du latin *sollus* et *ars* (industriel, habile, adroit). Bref, Sollers. Lequel, soixante-dix ans après sa naissance, n'arrête pas d'entendre les cris des jaloux ou des imbéciles. Sollers au poteau !

Il prend plaisir à recenser, pour les ridiculiser, les critiques qui le visent : *"Je suis un voleur, un imposteur, un terroriste, un tueur à la gâchette facile, un débauché, un casseur, j'ai des protections haut placées, des hommes et des femmes de main, je sème la peur, je ne crois à rien, j'expierai mes fautes."* Et cette affirmation, plus loin : *"Comme je ne peux pas obtenir l'approbation de mon époque (surtout à cause de mes romans trop libres), je pense qu'il est nécessaire d'utiliser, au moins, sa réprobation."* Cela fait penser à ce personnage d'Anatole France qui, *"n'ayant pas réussi à plaire, s'essayait discrètement à déplaire"*.

Sauf que la discrétion n'est pas le genre de Sollers, qui, depuis un demi-siècle, campe ostensiblement au centre de la scène littéraire. Mais pas tout le temps : ce bretteur, plus secret qu'il n'y paraît, sait aussi se retirer dans ses tanières au bord de l'eau, à Venise ou à l'île de Ré, ne se nourrissant que de livres. Dans ces *Mémoires*, entre deux passes d'armes, on tombe sur cette jolie phrase : *"Il faut prier le silence, il vous entend."*

Philippe Sollers a trouvé un précieux avocat en la personne de Philippe Sollers. Un avocat caustique, érudit, et surtout éperdu d'admiration pour son client. Pas question de plaider coupable sur quoi que ce soit. L'autocritique est étrangère à sa pensée : *"Eh non, que voulez-vous, cette discipline communautaire n'est pas mon fort."* Mieux encore : *"Je sais de quoi je suis coupable : de ne pas l'être. Plus exactement : d'avoir résisté à toutes les tentatives d'intimidation et de culpabilisation."*

La lecture, découverte à 5 ans, a été pour lui un éblouissement. Le monde, brusquement, lui appartenait. Poussé par sa famille, le jeune Philippe Joyaux tente mollement de préparer le concours de l'Essec. Il ne tarde pas à se faire renvoyer de chez les jésuites, à Sainte-Geneviève, pour bifurquer vers la littérature. Un premier roman, *Une curieuse solitude*, publié au Seuil, le propulse immédiatement sous les projecteurs. Il a 21 ans, en décembre 1957, quand François Mauriac lui consacre son bloc-notes de *L'Express*. Onze mois plus tard, Aragon l'encense dans *Les Lettres françaises*. Le voilà paré du *"redoutable parrainage de l'Eglise et du Parti"*. D'autres fées l'adouberont. Il parle avec des pincettes de ces hommes célèbres, plus âgés que lui, dont il a *"vraiment aimé la rencontre et, parfois, les enseignements"*. Il en retient six : Mauriac, Bataille, Breton, Ponge, Barthes et Lacan, ajoutant : *"C'est beaucoup."*

Avec d'autres jeunes auteurs moins connus que lui - Jean-Edern Hallier, Jean-René Huguenin, Renaud Matignon -, Sollers fonde la revue *Tel Quel*, qui deviendra *L'Infini* en 1982, lorsqu'il rompra avec "*l'ancien éditeur*" (le Seuil) - dont il ne cite jamais le nom - pour s'installer chez Gallimard. Sous la protection de Barthes et de Lacan, l'objectif de cette revue d'avant-garde est d'interroger la philosophie, l'art, la science et la politique, à partir de la littérature.

"On doit indubitablement à Tel Quel et à L'Infini (pour ne pas toujours dire à moi, ce qui serait pourtant plus exact) : la mise en oeuvre des oeuvres complètes de Sade, Artaud, Bataille, Ponge, Céline..." Suit une longue liste de réalisations sollersiennes, dont la publication de Sade dans "La Pléiade", qu'il s'attribue sans chichis, au risque de susciter des protestations. "La Pléiade" où il se voit lui-même, mais après sa mort, n'étant ni "*sanctifié*" comme Le Clézio ni "*idolâtré*" comme Modiano. Pas même "*encensé*" comme "*le révérend et érudit Quignard*"...

Philippe Sollers affirme qu'il a été deux fois tenté par le suicide, à 20 ans et à 30 ans. Et, chaque fois, sauvé par une femme exceptionnelle. Ce fut d'abord sa passion inextinguible pour Dominique Rolin, romancière d'origine belge, plus âgée que lui, "*une des plus belles femmes qui aient jamais existé*". Puis son coup de foudre durable pour une jeune universitaire bulgare, Julia Kristeva, son épouse, "*la femme la plus intelligente que j'aie rencontrée*". On aurait aimé en rester à ces beaux portraits féminins, mais Sollers se sent obligé d'évoquer les "*prostituées fabuleuses*" qu'il a fréquentées, avant de nous rassurer, avec une vantardise de collégien, sur ses compétences sexuelles : "*Après quarante ans d'aventures diverses, une sorte de savoir absolu peut être constaté sur ces choses.*" Il est beaucoup plus convaincant quand il évoque avec pudeur son fils David, ou, sans retenue, sa passion sans limite pour la lecture et l'écriture.

J'ai, dit-il, "*deux boussoles : le sexe, le phrasé*". Et, pour jogging quotidien, une lettre de Voltaire prise au hasard... On lui a reproché de ne pas écrire de vrais romans. "*En voici un*", dans lequel il explique le sujet de presque tous les autres : un narrateur vit une double ou une triple vie et se retrouve agent secret pour son propre compte... Mais, romans ou pas, la phrase la plus instructive de ces *Mémoires* se trouve à la page 119. Sollers parle à Sollers : "*En somme, vous avez toujours plus ou moins mêlé le transcendantal, la mystique, la poésie, la pensée, l'amour, l'érotisme, l'ironie, la Révolution ? Mais oui, et c'est justement ça, la Révolution.*"

A propos de révolution, mieux vaut oublier l'engagement maoïste qui l'a occupé pendant trois ans. C'était un masque, "*pour porter les coups les plus efficaces au totem vichyste comme à l'influence du Parti communiste*". Comprendons bien : il prêchait la révolution culturelle, non pas par adhésion à cette "*folie*", mais pour combattre la France moisie... Qu'on arrête de l'embêter avec ça : "*Aucun regret, aucune culpabilité, aucun crime, folie passagère, passion pour la Chine mal contrôlée.*"

Plus facile à justifier est son escapade romaine, en octobre 2000, pour aller remettre à Jean Paul II son livre sur Dante, *La Divine comédie*. Sollers à Sollers : "*Alors, après avoir été 'maoïste', vous êtes devenu 'papiste' ? En effet, et résolument.*" Explication : "*Pour échapper au bruitage, j'ai cherché refuge au Vatican.*" Ici, au moins, sa causticité nous fait sourire : "*Le pape n'a pas jugé bon de me demander des nouvelles de ma sexualité, il a pris la peine d'ouvrir (ou de faire ouvrir) mon livre, et, naturellement, il l'a trouvé, comme moi, excellent.*" Du pur Sollers.

UN VRAI ROMAN. MÉMOIRES de Philippe Sollers. Plon, 360 p., 21 €.

Robert Solé

Article paru dans l'édition du 26.10.07

